

L'évolution de la théorie de Freud

Dans l'excellente biographie de Freud écrite par Ernest Jones et dont le premier tome vient d'être publié, une évidence nouvelle et d'importance apparaît au regard du développement de la «théorie de l'esprit» de Freud. L'orientation frappante de ce développement est la suivante : à mesure que Freud approfondissait son explication des processus mentaux, il a de plus en plus abandonné le contact entre «l'esprit» et du «monde extérieur» ; il s'est orienté vers un système clos : l'individu agissant et extériorisant un drame mental, en état d'isolement.

J'ai essayé de montrer ailleurs (dans *Gestalt-therapy*, II^o partie, ch. 3) que «l'esprit» est une abstraction sortie du contact que l'on sent du champ constitué par l'organisme et son environnement physique et social. C'est une abstraction nécessaire et, qui plus est, ressentie comme réalité dans certaines conditions, à savoir une situation d'urgence chronique et de basse intensité dans laquelle la proprioception (les sens du corps) est diminuée et sélectivement effacée : il y a hypertension musculaire ; il y a clivage de l'unité du désiré et du perçu à cause de la frustration, du danger, de la résignation ; l'habitude d'intentionnalité et le maintien de l'auto-rétrécissement colorent l'avant-plan de la conscience et produisent une exagération du sentiment d'exercice de la «Volonté» ; le jeu sain du rêve et de la spéculation se trouve maximisé ; et ainsi de suite. Je dois fortement attirer l'attention des lecteurs de cet article sur la façon dont ces conditions sont réunies dans nos sociétés. Mais il est très instructif de prendre, dans la théorisation de Freud, des exemples qui montrent comment il en est progressivement arrivé à «l'esprit».

Cette critique de la Biographie de Freud par Ernest Jones est parue, sans titre, dans la revue Resistance en Février 1954.

Elle a été ré-éditée dans la sélection de textes psychologiques de P. Goodman rassemblés par Taylor Stoehr sous le titre générique de Nature Heals (Free Life Editions, New-York, 1977). Stoehr lui a alors donné un titre entre crochets : [Freud's Theory of the Mind]. Le titre choisi ici est dû au traducteur.

*Traduit de l'américain par
Jean-Marie ROBINE*

Juste avant *L'interprétation des rêves*, Freud a écrit -et rejeté- une psychologie physiologique sur une base neuronale¹, sorte de machine-pensante. Il y a une différence capitale entre ce modèle de l'esprit et celui qu'il propose dans «l'Interprétation» : dans le premier travail, il soutenait que les stimuli sensoriels transmettaient une *quantité* d'énergie au système neuronal ; plus tard, il a soutenu que ces stimuli se contentaient «d'exciter» et de «qualifier» l'appareil mental. En clair, le premier point de vue autorise une psychologie de la croissance (l'environnement est nouveau et nourrissant, l'organisme survit en s'ajustant créativement en changeant et changeant l'environnement). Dans la perspective ultérieure, le drame est tout intérieur. D'un point de vue thérapeutique, ceci veut dire que la guérison ne dépend pas essentiellement de l'achèvement, dans l'expérience réelle présente, d'une situation émotionnelle inachevée mais simplement d'un remaniement de ce qui est investi dans des idées conflictuelles : il n'y a pas de conflit «réel» mais simplement un conflit «intérieur». En fait, je pense que, pour l'essentiel, tout conflit interne est un conflit réel et qu'il ne peut y avoir de guérison sans changement habituel, apportant une nouvelle nourriture. Il ne peut y avoir un relâchement de ce fichu affect que par un objet réel ou son absence réelle. En pratique clinique, Freud, bien sûr, l'avait parfaitement compris quand il insistait tant sur le transfert envers le thérapeute ; mais à ce moment là, il interprète l'action du transfert comme liée au revécu d'une vieille illusion alors qu'à la vérité, je crois, l'effet provient de la nouvelle tentative expérimentale réalisée avec une personne réelle. Comme s'il était embarrassé par l'importance du thérapeute, Freud essaye par tous les moyens possibles de rendre complètement effacé l'homme réel, d'en faire une ombre ; mais c'est fermer les yeux sur les faits.

C'est à cette même époque que Freud a commencé à soutenir la théorie, rendue évidente par l'étonnante unanimité des souvenirs de tous ses patients, selon laquelle l'hystérie était spécifiquement causée par la séduction très précoce de l'enfant par un adulte. Il lui fallut bientôt abandonner cette brillante et spectaculaire idée puisque découlait d'une investigation plus serrée que les «souvenirs» n'étaient que fantaisies, désirs, une forme de l'auto-érotisme infantile. C'est bien sûr vrai, mais ce qui est étonnant, c'est que Freud n'ait pas poussé jusqu'à la question qui vient immédiatement après : pourquoi les enfants auraient-ils un tel

¹ Goodman fait ici allusion au texte de Freud publié sous le titre *Esquisse d'une psychologie scientifique*, publié tardivement en 1956, alors qu'il avait été écrit en 1895. NdT

désir bizarre ? L'explication s'impose : ils ont été en manque dans l'environnement social ; ils ont antérieurement été niés dans le contact proche et nécessaire avec l'autre. Frustrés, ils le rêvent, et ce dans des termes adaptés à leur manque ultérieur identique. Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin pour trouver les conditions d'un manque communautaire dans la Vienne de 1895, mais Freud a pris cette «réalité» sociale pour la nature des choses.

On peut trouver un autre exemple du clivage de l'âme et de son environnement dans le refroidissement de Freud vis à vis de sa théorie de la «névrose actuelle», gratification sexuelle habituelle et imparfaite, en tant que centre de la psycho-névrose. Freud n'a jamais totalement abandonné ce point de vue, mais il en est venu à mettre *tout* l'accent sur la répression mentale. Supposons qu'il ait poursuivi son idée initiale : il lui serait devenu de plus en plus évident, pourquoi pas, que la guérison ne pouvait pas purement et simplement dépendre de la parole, revécu de l'affect, et de la reconsidération, mais devait aussi déboucher dans le comportement pratique, et devait donc impliquer un changement des règles sociales tel qu'un comportement curatif devienne possible. A l'évidence, Freud n'a pas voulu entreprendre une telle attaque frontale des institutions morales et économiques.

Si nous sautons quelques années pour rejoindre les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (ultérieurs à cette période couverte par ce premier tome de Jones), nous allons trouver une anomalie spécifique dans la théorie freudienne de la sexualité infantile dans la mesure où elle est fondamentalement sous contrôle des zones érogènes : la peau, la bouche, l'anus, les parties génitales. D'un côté, en grand biologiste qu'il était, il insiste sur le fait que ces zones, comme la sexualité toute entière, sont «anaclitiques», c'est à dire qu'elles s'appuient sur, et soutiennent, les fonctions vitales : nourriture, excrétion etc... D'un autre côté, il insiste de plus en plus sur le fait que la sexualité infantile est essentiellement auto-érotique, auto-contenue, et que c'est seulement avec le temps qu'elle va inclure le monde et les autres. Mais ce dernier point de vue ne peut pas faire fondamentalement sens parce que la véritable nature matérielle des zones érogènes (des membranes muqueuses sensibles) nous montre qu'elles sont des organes de *contact*, perceptuel et chimique ; leur emploi auto-érotique doit être secondaire. En rendant premier cet emploi

second, il ne peut éviter d'en arriver à appeler curieusement la sexualité infantile : «perverse polymorphe».

Pour résumer la tendance mise en évidence au travers de ces exemples, en clivant l'âme et le monde au lieu de considérer leur interaction unitaire comme le contexte de la psychologie, Freud en est arrivé à considérer le processus de pensée «primaire» original comme totalement «irréaliste». Mais cela va à l'encontre de toute l'évidence du royaume animal, car comment font les animaux qui n'ont, je suppose, que des processus primaires pour néanmoins se gérer si bien ? Et alors Freud en arrive à la contradiction entre «principe de plaisir» et «principe de réalité», avec ce que cela a comme conséquences au niveau d'une vision grise et stoïque de la culture et de la société.

Il y a ici deux choses qui frappent : la première c'est que, à mesure que l'intuition de Freud devenait plus concrète, audacieuse, qu'elle s'étendait plus loin, même jusqu'à l'anthropologie et la religion, il se retirait de plus en plus en lui-même et limitait la sphère du «possible» contact direct avec l'environnement ; réciproquement, c'est à partir de cette position de sécurité avantageuse qu'il a forgé cette arme pratique extraordinaire qu'est le mouvement psychanalytique. Mais la seconde, c'est que les avancées ultérieures les plus importantes faites par d'autres, en théorie comme en technique, ont été en mesure de revenir précisément aux idées (et espoirs) que Freud avait abandonnées en route.